



**HAL**  
open science

## La Table Ronde dans la Suite du Roman de Merlin

Christine Ferlampin-Acher

► **To cite this version:**

Christine Ferlampin-Acher. La Table Ronde dans la Suite du Roman de Merlin. *Méthode! : Revue de littératures française et comparée* [Nous t'affirmons méthode!], 2006, 11, pp.33-43. hal-01844176

**HAL Id: hal-01844176**

**<https://hal.science/hal-01844176>**

Submitted on 19 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Table Ronde dans la *Suite du Roman de Merlin*

La Table Ronde, qui apparaît pour la première fois dans le *Brut* de Wace<sup>1</sup> comme un haut lieu de la prouesse mondaine, avant que Robert de Boron ne lui donne une dimension mystique en l'associant, dans une perspective trinitaire, à la Table du Graal et à celle de la Cène<sup>2</sup>, symbolise aujourd'hui encore Arthur, ses hommes et la littérature qui leur est associée<sup>3</sup>. Dans l'immense corpus consacré au roi des Bretons, le *Merlin en prose* de Robert de Boron lui accorde une place essentielle, comme l'ont montré P. Zumthor<sup>4</sup> et A. Micha : «Pour exprimer (...) un idéal à la fois social, moral et religieux, Robert de Boron a eu recours, comme Rabelais avec Thélème, Fénelon avec Salente, Montesquieu avec les Troglodytes, à une invention qui s'approche du mythe : la Table Ronde»<sup>5</sup>. Or le *Merlin* de Robert de Boron, resté inachevé, a été l'objet de deux suites, l'une dite historique, pleine de bruits et de fureurs, de combats épiques et d'étendards guerriers<sup>6</sup>, l'autre, dite romanesque, parfois appelée *Huth Merlin* d'après le nom d'un collectionneur<sup>7</sup>, où le monde arthurien est assombri, en ses années de jeunesse, par le péché, le meurtre, l'adultère, l'inceste. Que devient la Table Ronde, cette conception heureuse d'une chevalerie unie dans un même idéal<sup>8</sup>, dans le sombre univers de la *Suite du Merlin* donnée par la version post Vulgate?

Les deux suites du *Merlin* héritent d'une tradition contradictoire : chez Wace, la Table Ronde, symbole de prouesse chevaleresque, inscrite dans le siècle, a été offerte par Merlin à Arthur ; dans le *Merlin* de Robert de Boron, c'est Uterpandragon qui la reçoit du devin, et elle renvoie à une chevalerie dont l'idéal est à la fois mondain et religieux ; dans le *Lancelot en prose*, même si son rôle n'est pas fondamental, la Table Ronde se trouve, non au royaume de Logres, mais en Carmélide (Tarmélide), au pays de Guenièvre, dont le père, le roi Leodagan la donne en dot quand Arthur épouse sa fille<sup>9</sup>. Ce recul dans le temps (nous passons du fils, Arthur, aux pères, Uterpandragon et Leodagan) et cet exil géographique ne laissent pas d'étonner<sup>10</sup>. F. Lot suppose dans son *Etude sur le Lancelot en prose*<sup>11</sup> que l'auteur du *Lancelot en prose*, déplaçant la Table Ronde et ses cent cinquante membres vers Guenièvre, atténue ainsi la faute de Lancelot, mais A. Micha ne semble pas convaincu par cette hypothèse, sans pour autant en avancer une autre<sup>12</sup>. Si le transfert en Carmélide n'est l'occasion d'aucun développement, en revanche, le retour de Carmélide en Logres est développé par les deux suites du *Merlin*.

## I. La Table Ronde dans le *Merlin* de la suite Vulgate

Dans la Vulgate, un récit rétrospectif de Merlin apporte une explication allusive au déplacement de la Table Ronde de Logres en Carmélide<sup>13</sup>: « C'est voirs que li chevalier de la Table Reonde qui fu establie au tans Uterpandragon vostre pere s'en sont alé en estrange païs sejourner pour la desloiauté qu'il virent naistre en cest païs et sont alé el roiaume de Leodagan de Carmelide»<sup>14</sup>. Certes l'auteur ne s'attarde guère sur cette *desloiauté*, qui renvoie aux péchés de jeunesse d'un monde en devenir, mais cette mention rapide suffit pour relier le *Merlin* de Robert de Boron et le *Lancelot en prose*.

A partir de cette donnée, l'ensemble de la suite semble structuré par la nécessité de conduire la Table Ronde de Carmélide au royaume de Logres, en même temps que Guenièvre, qu'Arthur va épouser. Le texte raconte donc comment Arthur et ses hommes se sont fait engager incognito comme mercenaires (*soldoiers*) par le roi Leodagan, en guerre contre les Saxons : un groupe d'une quarantaine de ses hommes (le nombre est fluctuant, de quarante à quarante-trois) vient combattre aux côtés des deux cent cinquante chevaliers de la Table Ronde de Leodagan. Le récit a alors une tonalité épique ; les troupes sont dénombrées et exaltées dans des listes de noms propres, par exemple à l'occasion de la bataille de Bedingran. Dans un premier temps ces mercenaires se contentent d'être alliés aux preux de la Table Ronde et de combattre aux marges de Carmélide. Cependant il leur arrive, après une victoire, de s'installer pour manger à la même table que l'élite des troupes de Leodagan (§125), ce qui préfigure vraisemblablement ce que sera plus tard la Table Ronde, lorsque des hommes des deux royaumes s'y côtoieront. Dans les longs récits de guerre que développe cette version, en Carmélide ou en Gaule, il n'est pas question d'intégration des hommes d'Arthur à la Table Ronde : cependant le texte ne cesse de mentionner des groupes, plus ou moins nombreux, qui témoignent du souci de dégager de la masse des combattants des troupes d'élite, dont le nombre varie en général d'une douzaine (c'est par exemple le nombre des chevaliers nouveaux qui accomplissent des prouesses en Gaule § 376-ss, p. 1181) à une cinquantaine (383, p. 1191). On reconnaît là deux pôles numériques entre lesquels

hésite traditionnellement la Table Ronde, qui comporte souvent douze places (plus le Siège Périlleux) quand le modèle est la table de la Cène, ou cinquante, comme chez Robert de Boron.

Le mariage d'Arthur et Guenièvre est alors un épisode charnière<sup>15</sup>. Il a lieu en l'église Saint-Etienne de Londres, et à l'occasion de la cérémonie, le cortège nuptial est longuement décrit : en tête viennent Arthur et Leodagan, puis douze chevaliers d'Arthur (dont les noms sont ceux qui figurent très souvent dans les énumérations de preux appartenant à la Table Ronde), suivis de Ban et Bohort, les deux rois qui escortent Guenièvre. Vient ensuite la fausse Guenièvre encadrée par Girflet et Lucan, puis dans l'ordre, les nouveaux adoubés, les compagnons de la Table Ronde, des barons de Carmélide, les nobles de Logres et enfin les bourgeois. On voit ici d'une part que les chevaliers de la Table Ronde de Carmélide viennent bien après les hommes d'Arthur, dont les noms évoquent la future Table Ronde de Logres, et que la vraie et la fausse Guenièvre, dont la rivalité met en danger le royaume d'Arthur au début du *Lancelot*, encadrent ces preux : de même que la reine se dédouble dans un jeu d'illusions qui ébranlera le monde arthurien, de même la Table fondatrice, déjà démultipliée par l'invention trinitaire de Robert de Boron et par sa délocalisation en Carmélide, semble plurielle : les douze preux d'Arthur qui viennent en tête semblent bien constituer une «table ronde» de Logres, tandis que, relégués à la fin du cortège, les hommes de la Table Ronde de Carmélide paraissent avoir perdu leur prestige. Le cortège bicéphale, conduit par Arthur et Leodagan, symbolisant l'union des deux lignages, établit une hiérarchie entre une Table Ronde désuète, condamnée à être dépassée, et un autre groupe, en cours de formation, qui se prépare à prendre la relève. Après l'issue du mariage, des tournois opposent les hommes d'Arthur aux compagnons de la Table Ronde de Carmélide (§479, §529) : même si la rivalité entre la Table Ronde historique, exilée, et les nouveaux venus, qui sont indirectement chargés de restaurer l'ordre ancien (symbolisé par une Table Ronde située en Logres), connaît des trêves (lorsque Merlin joue les négociateurs §485), les anciens mercenaires sont devenus des rivaux.

On retrouve alors la table comme objet (et non comme groupe d'hommes), transférée de Carmélide au royaume d'Arthur. A l'occasion du tournoi de Logres (§519), un repas réunit en effet les chevaliers. A la table principale se trouvent quatre rois et des chevaliers (vingt-huit noms sont énumérés), et Arthur fait le vœu de ne plus jamais commencer à manger lors des cours

solennelles si une aventure n'a pas eu lieu, ce qui correspond à un des rituels fondateurs du monde arthurien. Cette table n'est pas la Table Ronde, mais les noms qui sont mentionnés sont ceux des piliers de la Table Ronde à venir, Keu, Lucan, Girflet, Sagremor, Blioblieris etc. On voit bien à ce moment que la Table Ronde est en cours de restauration au royaume de Logres, ce qui se confirme après le tournoi qui oppose les chevaliers de la reine et ceux de la Table Ronde : la paix est faite, et Gauvain devient *sires et maistre et compains de la Table Reonde* (§553, p. 1350). A ce moment-là, on apprend que la Table Ronde comporte quatre-vingt-dix chevaliers et qu'elle en aura plus de quatre cents à la fin de la quête du Graal (§554) : cette prolepse signale que le raccord est fait entre la Table de Carmélide héritée du *Lancelot* et la Table de Robert de Boron, rapprochée de la Table du Graal de la *Queste*. Néanmoins une ellipse demeure, l'acte de fondation de la nouvelle Table Ronde, entre ce banquet et l'intronisation de Gauvain, manque. La suite que la Vulgate donne au *Merlin* de Robert de Boron permet de transformer la Table décentrée du *Lancelot* possédée par Leodagan en une Table associée à Arthur dans le royaume de Logres. Ce faisant l'auteur concilie plus ou moins l'idée d'une Table fondée sous le règne d'Uterpandragon et celle d'une Table offerte à Arthur, puisque Arthur en définitive restaure la Table de son père. Parallèlement, on note que l'expression *Table Ronde* désigne à la fois un objet, un groupe d'hommes et une assemblée chevaleresque, un tournoi (§554) : l'entreprise de conciliation que conduit l'auteur passe par une prise en compte de l'ensemble du potentiel linguistique du mot.

La Table Ronde est donc l'enjeu dans cette suite d'un travail de mise en cohérence d'une matière contradictoire, travail qui structure le roman et donne sens à l'occupation de l'espace (le roman envoie sans cesse ses personnages aux marges de Logres pour les ramener ensuite au cœur du royaume, à l'image d'une table et d'une épouse migrantes). Parallèlement est parfaitement assumée la fonction de prolepse exigée par la mise en œuvre cyclique : la Table Ronde sert à l'instauration d'un rituel arthurien que confirmeront les autres pièces de la somme; elle sert d'horizon aux chevaliers nouveaux venus (Loholt en fera partie §48, p. 859). Meuble, confrérie chevaleresque, désignation d'une pratique chevaleresque, elle annonce finalement l'engouement des lecteurs pour les ordres, les tournois, et la tentation d'inventer des reliques arthuriennes, comme la fameuse table de Winchester<sup>16</sup>. Pourtant, la fusion des deux noblesses, de Carmélide et

de Logres, résulte surtout d'une infiltration par Arthur et ses mercenaires de la Table Ronde de Leodagan, sans qu'il y ait d'acte véritablement fondateur, d'intronisation solennelle. Le transfert de la Table Ronde est surtout une affaire de diplomatie et de stratégie.

## II. La Table Ronde dans la suite post Vulgate

Dans la *Suite du Merlin* version post Vulgate, le transfert de la Table Ronde est moins elliptique : sacralisé, institutionnalisé, fondé en apparence sur des bases plus solides, il ne remplit cependant pas ses promesses : parce que le roman est miné par de sombres prophéties et de funestes prolepses qui renvoient au monde de la *Queste* et à la fin du royaume arthurien ; parce que le texte, plus que la suite Vulgate, doit préparer une *Queste* et donc laisser un monde en attente, imparfait, où les aventures n'ont pas été accomplies et le seront plus tard (ainsi pour le château de la lépreuse), ce qui contraint la *suite* à rester sur des échecs, peu compatibles avec l'idée d'une Table Ronde qui réunit les gagnants, ceux qui viennent à bout des mauvaises coutumes et des *felons*.

Quand s'ouvre la *Suite du Merli*, la cour n'est pas un lieu qui attire l'élite chevaleresque : ce sont la femme de Loth et ses quatre fils qui se présentent et de cette venue découleront l'inceste, la naissance de Mordred, la fin du royaume arthurien (§1). Dans la première partie, il n'est pas question de la Table Ronde : jusqu'à la mort des deux frères, c'est un monde marqué par la *desloiauté* (celle peut-être qui chassa la Table Ronde de Logres), hérité d'Uterpandragon, qui est décrit. Puis au centre du récit, Arthur se marie et la Table Ronde revient à Logres : ce retour est doublé par l'évocation du Siège Périlleux, absent de la Vulgate : nous assistons alors à une période de rodage de la Table Ronde, sans illusions semble-t-il, où l'échec transparait en dépit d'efforts beaucoup plus soutenus que dans la Vulgate pour fonder solidement cette institution.

### A. Avant la Table Ronde, la *desloiauté* des origines (§1-241)

Dans la première partie du roman, avant le mariage d'Arthur et le retour de la Table Ronde, les valeurs qu'incarnera celle-ci n'ont pas cours dans un monde très sombre, comme marqué par le péché originel.

La Table Ronde, dans le *Merlin* de Robert de Boron, lie les chevaliers par un sentiment très fort, filial («or nos entramons autant ou plus com filz doit amer pere » §49, 63-64) :

«L' «accomplissement du cuer» de la Table Ronde a changé de nature : il ne s'agit plus d'une béatitude d'essence religieuse, mais un épanouissement humain obtenu par des voies qui dépassent la simple humanité, d'un accord miraculeux entre des êtres qui jusqu'alors ne se connaissaient pas. Chaque jour à tierce ils souhaitent se retrouver à cette table, comme dans une réunion conventuelle, en vertu d'une règle qui ne procède que d'un désir unanime et d'une volonté librement consentie. Humanisme nouveau, et fort original, qui donne un visage assez inattendu à la chevalerie : cela tient à la fois de l'ordre religieux (comme dans la vie monastique la mort seule rompt la vie commune) et de la confrérie laïque (par le mode de vie) (...). La table ronde est en définitive l'expression d'un idéal à mi-chemin entre la chevalerie terrienne et la chevalerie céleste<sup>17</sup>.»

Or au début de la suite post Vulgate, c'est un monde tout à fait autre qui se met en place : ni le lignage (et en particulier la relation père/fils) ni le compagnonnage n'assurent de solidarités indéfectibles. Peut-on rapprocher de cela le fait que Merlin préfère sauver son âme plutôt que de faire des révélations «au preu de la terre » (§16, l. 31-33)? Les relations familiales sont brouillées : en témoignent la concurrence des frères de lait, des jeunes gens *norris* ensemble (Keu, Arthur et Girflet §20 et §41, l.6, Mordred et Sagremor §79) et des frères de sang (les quatre fils du roi Loth), l'adoption (dans le cas de Mordred, dont le destin reproduit l'histoire de ce père qu'il tuera §77; Auctor est le père adoptif d'Arthur §25<sup>18</sup>), l'inceste d'Arthur et de la femme du roi Loth, qui fait de la sœur l'épouse... L'adultère est au cœur du roman et les amants loyaux meurent (§114).

La cour n'est pas le lieu où les chevaliers viennent se disputer l'aventure : lors des deux premières cours, ce sont des femmes qui arrivent pour semer le désordre, l'adultère d'abord, puis

lors de la deuxième cours, Ygerne qui se présente avec Morgue, dont on sait le rôle funeste. C'est bien semble-t-il un monde de *desloiauté* qui est peint.

Pourtant lors de la troisième cour, on a l'impression que le modèle arthurien se rode. Alors que les deux premières cours faisaient entrer des femmes, fauteuses de troubles, la troisième voit arriver un chevalier blessé, dont l'apparition lance l'aventure, selon un modèle qui sera repris à l'infini par la suite ; Arthur apprend de Merlin comment se comporter, sans *soi esbahir*, lorsque vient l'aventure (§38) ; Girflet relève le défi. Le motif traditionnel de la cour solennelle qui ouvre l'aventure se met en place, même si c'est un monde en plein apprentissage qui est présenté : Girflet n'est qu'écuyer (§40, l.1). Néanmoins Arthur commence à se poser en roi, garant de l'ordre : alors qu'il s'était précipité lui-même à la poursuite de la Beste dans les premières pages, il assume ici un rôle statique, et ce n'est qu'un double de lui-même, Girflet, qui a le même âge et a été élevé avec lui, qui se lance dans l'aventure. Cependant des dysfonctionnements apparaissent, signes de l'extrême difficulté pour ce monde à se mettre en place: le héros de l'aventure n'est qu'un double du roi ; il est trop jeune (§47) et son adversaire regrette d'avoir à se battre contre lui ; Arthur, malgré les réticences de Merlin, finit par partir discrètement pour accomplir l'aventure (§49).

Le monde arthurien apprend : on voit naître la coutume qui impose de ne pas combattre à cheval un adversaire à pied (§56). Mais cet apprentissage est incertain, comme le montre le sort réservé aux nourrissons. Arthur, effrayé par une prophétie de Merlin, veut neutraliser les enfants du royaume et fait enfermer cinq cinquante nouveau-nés (§74). Avec les sept cent douze enfants qui sont mis sur mer et retenus dans une île (l'Île aux Enfants), Arthur tente d'inverser le cours de l'histoire : l'Île devient un au-delà mortel (§85), alors même que celui qui est en responsable, Orien, porte un nom qui évoque une naissance, un lever de soleil. La tentative d'Arthur restera vaine : parmi ces nouveau-nés se trouve celui qui deviendra le Laid Hardi, dont chacun sait qu'il est l'un des piliers de la Table Ronde depuis Chrétien de Troyes<sup>19</sup>.

Cette cour arthurienne, toute neuve, dans laquelle on aurait pu imaginer que l'avenir était libre (et cette ouverture pourrait se lire dans l'engouement des personnages pour les dons en blanc §64, §98), minée par les prophéties funestes de Merlin (§41-42), est en fait déjà tournée vers son échec.

Par ailleurs, multipliant les liens de famille, plus ou moins occultes, le texte condamne les chevaliers à être tous à des degrés divers parents les uns avec les autres, ce qui à terme condamne la Table Ronde à n'être qu'une sombre histoire de famille. Les frères sont nombreux (les frères Nero et Rion portent des noms qui sont quasiment des anagrammes §133), mais ils ne sont pas frères au sens chrétien du terme et échappent difficilement à la fatalité d'être des frères ennemis : Balaain et Balan, qui ont presque le même nom, se battent vaillamment contre Rion aux côtés l'un de l'autre, mais au moment où est mentionnée cette heureuse complicité, une sombre prolepse annonce qu'ils s'entretueront (§141)<sup>20</sup>. Si les chevaliers de la Table Ronde sont pensés depuis Robert de Boron comme des frères, il est clair que cette institution ne fonctionnera pas dans cette suite, car les frères y sont soit des faux frères, soit des frères ennemis.

Placé sous le signe du double, avec Arthur qui a deux pères, Balaain qui porte deux épées, le roman, merlinesque en diable, le roman est minée par la duplicité: il y a deux fourreaux, dont l'un est faux (§160), que Morgue prend pour le vrai (§160). On comprend qu'il soit malaisé dans cet univers de faire preuve de discernement : or la Table Ronde et son recrutement demandent des qualités de clairvoyance. Dans ces premiers temps, Arthur manque de perspicacité : il n'arrive pas à faire la différence entre les bons chevaliers et les mauvais. Balaain en particulier le laisse perplexe (§97), et comme le lui fait remarquer Merlin, il ne s'intéresse que trop tard à lui (§109, l.9) ; il s'étonne de même que le roi Loth, en qui il avait toute confiance, l'attaque (§135). On a l'impression qu'Arthur jeune est aussi *rassoté* que le vieux Charlemagne des chansons de geste et que l'institution élective et égalitaire de la Table Ronde lui fait bien défaut : entre ses barons règne le désordre, chacun, comme le chevalier d'Irlande, se croyant supérieur aux autres, (§105, l. 12-ss), sans qu'Arthur puisse y remédier.

A chaque fois que les valeurs de la Table Ronde semblent sur le point de se manifester, on déchant vite. C'est par *amour le roi Artu* et non parce qu'il est menacé par une vendetta primitive que Balaain tue un chevalier (§113), mais il meurt. Lorsque Baudemagu se tient entre Gauvain et Gaheriet, sur l'épaule desquels il a posé son bras (§166), l'évocation de compagnonnage paisible, digne de la Table Ronde, se termine par l'annonce que Gauvain tuera Baudemagu. Quand un chevalier fait le vœu solennel, tout à fait dans l'esprit de la Table Ronde,

d'aider Balaain dans sa quête de Garlan (§178), Merlin, sous l'apparence d'un ermite, annonce une issue funeste et le nouveau compagnon meurt peu après (§178-180).

A la fin de cette première partie, une longue intervention de la voix conteuse prend le relais pour confier à monseigneur Helye, son *compains a armes et en joveneche et en viellece* (§239, l.31) le soin de compléter le récit par le conte du Brait. Mais quand on a vu ce que donne le compagnonnage dans les récits chevaleresques qui précèdent, on ne peut que douter de l'efficacité de ce compagnonnage littéraire : le Conte du Brait n'existera certainement pas<sup>21</sup>, et cette absence se fait d'autant plus sentir que cette fin de partie multiplie les échos intertextuels voyants et les renvois à d'autres parties du cycle. Le scepticisme quant à la chevalerie affecte la littérature, d'autant que l'épisode se termine sur l'incrédulité de Gaheriet, qui refusa de croire les sombres inscriptions prémonitoires de Merlin mais les « torna tout a fable et cuida que che fust menchange » (§240, l. 19-ss), la dialectique entre le vrai et le faux étant soulignée par l'allusion qui suit immédiatement à une *vraie histoire*. Les hommes comme la lettre sont donc sans foi. Cette première partie, celle des temps de fondations, n'a donc pas l'insolence des débuts d'Arthur dans la Vulgate : au lieu d'un roi qui joue de l'incognito et accomplit des exploits en compagnie de proches dont on énumère avec délectation les noms, dans une bonne entente entre oncle et neveux, des fils et des frères se trahissent, le compagnonnage n'a pas de sens. La Table Ronde n'existe pas encore dans le royaume de Logres et rien ne laisse présager qu'elle puisse y trouver sa place, et le monde arthurien risque d'entraîner dans son discrédit le roman comme genre littéraire.

## **B. Au centre du roman, la Table Ronde (§242-258)**

Pourtant, au centre du roman<sup>22</sup>, le mariage d'Arthur et le retour de la Table pourraient inverser le mouvement de Fortune et dans un premier temps, on a l'impression que la Table Ronde va tenir ses promesses.

Leodagan envoie, grâce à Merlin, spontanément sa Table à Arthur :

«Mais che que je miex aime li envoie jou, chou est ma Table Reonde. Mais elle n'i est mie toute, ains s'en fut .L. chevaliers, qui puis sont mort que li rois Uterpandragns trepassa de cest siecle. Et jou en eusse ja mis .L. que jou avoie esleu, mais uns preudom hermites me dit que je ne m'en tremisse ja de metre les .L. «Pour coi ? fis je. – Pour chou, fist il, que elle cherra prochainement en la main d'un tel preudomme qui miex le maintendra que vous ne ferés. Et chis i asserra .L. des plus preudommes, que vous ne troveréz en voste país.» Ceste parole me dist li preudom et pour chou laissai jou en tel maniere la table qu'il n'i a orendroit que .C. chevaliers de C et L qu'il en i doit avoit par conte.» (§245, l.10-22).

Loin d'être le résultat d'une infiltration de la noblesse guerrière de Leodagan par les mercenaires d'Arthur, le transfert de la Table Ronde est un don à l'avenir providentiel (*Se Diu plaist* §245, l.24). Plus que la ruse, la vaillance guerrière, la stratégie politique et matrimoniale, ce sont la *largesse* et la puissance d'une affection filiale qui rendent la Table au roi des Bretons. Lorsque Leodagan fait venir ses cent chevaliers et leur explique qu'ils vont le quitter, il évoque le lien qui l'unit à eux : «Je vous aim tous autant que se (...) g'eusse chascun engené de ma char» (§246, l.8). Il ne mentionne pas tout de suite le nom du seigneur auquel il les envoie, ne le désignant d'abord que comme «tel houme» (§246,l.9). Ce n'est qu'après avoir assuré que la continuité affective ne sera pas rompue, qu'il désigne explicitement son successeur, ce qui rassure définitivement ses chevaliers (§246, l.12-ss) : «Ha Diex, beneois soies tu, quant tu tel pere nous as pourveut a avoir. Chis nous sera voirement boins peres et nous maintendra comme ses fiex». La fusion des deux élites chevaleresques semble devoir se faire sans difficulté : Leodagan prévoit qu'Arthur n'aura aucun mal à ajouter cinquante preux pour que le nombre soit *parfais* (§246, l.16). La dimension matrimoniale est estompée et quand Merlin part pour Logres avec la demoiselle et les chevaliers de la Table Ronde, Leodagan pleure à cause de la perte de ses compagnons qu'à cause de l'éloignement de sa fille. Ce transfert paisible et transparent, qui contraste avec la fusion aux contours flous peinte dans la Vulgate, pourrait même racheter la faute commise par Arthur lorsqu'il s'en prit aux nouveau-nés : cette fois-ci, c'est avec l'accord de tous qu'il enlève, les « fils » de Leodagan et sa fille.

Ce transfert consensuel ne va cependant pas sans poser un problème. Merlin en Logres demande en effet à Arthur de choisir les cinquante chevaliers manquants, en lui conseillant de privilégier la vaillance par rapport à la richesse (§247). Or Arthur décline cette proposition et demande à Merlin, qui selon lui connaît mieux «et les boins chevaliers et les mauvais» (§247, l.31), de choisir à sa place. Cette délégation assure certes à la Table Ronde un prestige notable et la tire du côté de la *merveille*, du sacré, alors que, placée sous la dépendance du roi, elle aurait été une simple institution politique, mondaine. De plus, la répartition des tâches qui en résulte (au roi le mariage, à Merlin la Table: «en tel maniere sera la feste doublee de vos nueches et de che que la haute table sera enterin» §247, l.38) contribue à redonner à l'enjeu matrimonial l'importance qu'il semblait avoir perdu depuis le début. Mais le refus d'Arthur de choisir ne rappelle-t-il pas les doutes que nous avons eus plus haut quant à ses facultés de discernement ? Par ailleurs, après un début de transfert où tout tournait rond, où tout allait de soi, on devine que l'élection des chevaliers n'ira peut-être pas sans problèmes.

De fait, Merlin choisit quarante-huit chevaliers (§248), dont les noms ne seront pas donnés : point ici de liste comme dans la suite de la Vulgate, où la Table se définissait positivement, à partir des places occupées. Le discours de Merlin nous rappelle les liens profonds que Leodagan entretenait avec ses hommes, mais au lieu de l'amour filial, c'est la relation fraternelle qui est mentionnée :

« Des ore mais convient il que vous vous entramés et vous tenés chiers comme freres, car pour l'amour et pour la douchour de cele table ou vous serés assis vous naistera es cuers une si grant joie et une si grant amistiés que vous en lairés vos femes et vos enfans pour estre l'un avoec l'autre et pour user ensamble vos joveneches. Et non pourquant ja vostre table ne sera a mon tans dou tout parfaite ne assoumee devant que a cest lieu se venra asseoir li boins chevaliers.» (§248, l.9-18).

Ce changement n'est peut-être pas anodin. D'une part, on passe d'une Table Ronde placée sous le signe d'une relation féodale hiérarchique verticale sur le modèle du lien paternel à un compagnonnage fraternel horizontal, comme dans le *Tristan en prose*. Arthur, installé par Merlin *au commencement de la Table* (§251, l.16) a une place paradoxale : d'une part il n'est pas choisi

en même temps que les quarante-huit autres; d'autre part il semble avoir une place d'honneur, *au commencement*, mais celle-ci est difficile à situer si la Table est ronde<sup>23</sup>. Pourquoi différer la mention d'Arthur ? Merlin prévoit de compléter la Table le jour des noces du roi : or le discours qu'il tient à cette occasion insiste sur la primauté du lien de compagnonnage sur le mariage et l'affection filiale. Il était peut-être délicat de marier Arthur et de le désigner le même jour comme membre d'un groupe dont la cohésion est plus forte que le mariage. Cette mise en place différée indique d'emblée que le mariage d'Arthur posera un problème : ne serait-ce pas l'adultère de Guenièvre et la fin du monde arthurien qui se profilent ? Par ailleurs, le lien filial se trouve rejeté au second plan, lui qui était premier dans le discours de Leodagan (même s'il s'agissait d'une filiation d'adoption, spirituelle et non charnelle) : Mordred et sa noirceur ne corroboreront-ils pas cette dévalorisation ? Par ailleurs, la sacralisation de la Table Ronde, qui transparait dans le choix de Merlin comme ordonnateur, est confirmée par le discours de devin, la bénédiction des évêques et les prières : «Veschi vos freres que je vous ai esleus. Et Nostre Sire meche pais et concorde entre vous aussi comme il fist entre ses apostles. Et lors les fist tous entrebaisier (...). Li autre clergies firent orisons et priere a Nostre Signour que Il des ore en avant les tenist en boine pais et en boine concorde aussi coume frere germain pueent estre et doivent» (§249). Cette sacralisation cependant, même si elle est logique, la Table Ronde étant *tierche* par rapport à la Table du Graal et à celle de la Cène<sup>24</sup>, souligne l'existence d'un siège particulier, «qui senefie le leu ou Judas seoit a la Cene»<sup>25</sup>, troublant l'égalité initialement posée entre toutes les places. Le Siège Périlleux, qu'annonce Merlin, est inquiétant, d'autant que le devin accompagne sa mention d'une prophétie concernant le dragon qui abattra Arthur : le roi regrette que le sage lui gâche sa joie («en ma grant joie me ramentevés mon grant duel» §248, l.45). Ainsi d'emblée trois places semblent distinguées : le Siège Périlleux, la place d'Arthur, désigné à part, et placé, nous l'avons vu, «au commencement de la Table» (§251, l.16) et une place restée vide. La Table Ronde se montre alors sous un jour plus sombre : elle pose des problèmes de recrutement. La querelle entre Pellinor et Gauvain, qui suit, ne tarde pas à le montrer. Gauvain, neveu du roi, demande à être fait chevalier à la suite d'un don en blanc (§252); le père du Tor, grâce aussi à un don en blanc, demande le même honneur pour son fils (§253). Tous deux seront faits chevaliers le jour du mariage d'Arthur. Ce jour-là Pellinor (dont le fils sera Perceval) demande à être fait chevalier et

Merlin l'accepte à la Table Ronde (§257). La haine entre les clans de Pellinor et de Gauvain qui découle de ce choix annonce la fin du monde arthurien. Même si Merlin le sage aide Arthur à élire les chevaliers de la Table Ronde, la constitution de celle-ci est plus houleuse que dans la Vulgate.

D'emblée des dysfonctionnements paraissent : d'une part, les liens filiaux et paternels sur lesquels repose la Table Ronde, sont malmenés : en témoignent l'incertitude autour du père de Tor et la perturbation des relations fraternelles autour de celui-ci, puisque Tor n'a pas les mêmes goûts que ses frères supposés, qui de toute façon ne sont pas ses frères. La famille du vilain n'est-elle pas, avec ses treize enfants, dont l'un diffère des autres, une image décalée de la Table Ronde et des Tables du Graal et de la Cène, entre égalité fraternelle et obsession hiérarchique, entre similitude et différence, entre amour et trahison ? La fraternité morale est dès cet instant mise en échec par la violence que la fraternité de sang : la coalition fraternelle entre Gauvain et Gaheriés sera funeste («il li creante coume frere» §258, l.51).

L'épisode central qui raconte l'établissement de la Table Ronde à Logres est à la fois riche de promesses et inquiétant : l'insistance sur les relations familiales pourrait certes être le signe que la violence de celles-ci sera dépassée, canalisée, par le lien puissant instauré par la Table Ronde, mais il semble plutôt qu'elle annonce que cette noble institution ne peut que dysfonctionner, contaminée par les brouilles familiales. Le risque de querelles de préséance et le fait qu'Arthur ne semble guère avoir plus de discernement qu'au début, vont dans le sens de la seconde hypothèse. Par ailleurs, la puissante corrélation établie entre le mariage du roi et les élections à la Table Ronde ne contribue-t-elle pas, vu l'influence néfaste qu'aura le mariage, à condamner la noble institution curiale ? La foi du mariage sera trahie : pourquoi les serments de la Table Ronde seraient-ils plus solides ?

### **C. Après le mariage d'Arthur (§259-ss)**

Pourtant, après le mariage et l'institution de la Table Ronde, le royaume arthurien, bien centré, paraît tourner rond (la Table Ronde est dans le palais ; autour du palais il y a des jardins *a la ronde* §259, l.6) : le compagnonnage fonctionne bien (entre Gauvain, Tor et Pellinor §259-ss),

les haines fratricides se convertissent en affections fraternelles<sup>26</sup> ; des frères, comme Gauvain et Gaheriet, sont inséparables et s'entraident (§266). Même les origines mélangées de Tor ne posent plus de problèmes (§282), comme si la faute maternelle, passée au service de la vaillance, n'était plus une faute, ce qui rachète Arthur et Merlin (la mère de Tor établit elle-même un parallèle entre son fils et Merlin, fils du diable §309). Les pères et les fils, Tor et Pellinor, se reconnaissent (§311-312). Plus encore, le compagnonnage entre Hélié et le conteur, douteux à la fin de la première partie, est compensé par l'instauration d'un protocole de mise par écrit des récits des chevaliers, sous la responsabilité de cinquante clercs, qui sont comme l'écho des cinquante chevaliers qu'Arthur a ajoutés à la Table Ronde (§281). Si la Table Ronde tourne bien, la crédibilité des cinquante clercs qui recueillent les récits faits par les chevaliers, cautionnés par les membres de la Table Ronde qui les écoutent<sup>27</sup>, se trouve augmentée et compense largement l'incertitude du compagnonnage mentionnée plus haut.

Pourtant passé le temps de la triple aventure de Gauvain, Tor et Pellinor, l'horizon à nouveau s'obscurcit avec l'arrivée de Niniane.

La venue de la femme de Loth et d'Ygerne, qui assombrissait le début de la première partie a pu être rachetée provisoirement par l'arrivée de Guenièvre. Mais une nouvelle femme apporte le désordre : Merlin lui-même, le garant de la Table Ronde, en fera les frais. A nouveau, il est question de mort, de père et de fils poursuivis par une fatalité mortelle : «Aussi comme tu furras a ta char te faura ta chars, et che sera la chose pour coi tu morras plus tost» (§314, 16-ss). A l'expansion heureuse de la Table Ronde qui lançait les chevaliers sur les chemins de l'aventure succède l'enfermement, de Faunus, de Merlin. Les deux harpeurs<sup>28</sup> ne sont peut-être pas des frères (le texte ne se prononce pas sur leur lien), mais ils sont félons, tout comme les rois d'Irlande et de Danemark, qui sont deux frères vassaux d'Arthur et qui se révoltent contre leur seigneur (§341). Pour ce qui est de la relation paternelle, certes Dieu est *peres des chiex* et on le remercie d'une victoire (§349, l. 21), mais il est moins souvent mentionné comme figure paternelle que le diable, père de Merlin (§380).

Quant à la Table Ronde, s'il y manque huit chevaliers que l'on remplace (§353-ss), conformément au fonctionnement habituel de cette institution, on doit néanmoins remarquer que dans un premier temps ce n'est ni Arthur, ni Merlin, mais Pellinor qui choisit (§354),

apparemment après mûre réflexion puisqu'il associe quatre jeunes chevaliers et quatre vétérans, dans un souci louable d'équilibre. Or ce choix est difficile : pour le quatrième, Pellinor hésite entre Baudemagu et Tor et laisse Arthur décider (il élit Tor), ce qui va engendrer une querelle mortelle. Certes les noms des élus apparaissent le lendemain sur les sièges de la Table Ronde (§354, l.34), comme si la Providence approuvait ce choix : mais l'hésitation des hommes condamne la Table Ronde à plus ou moins longue échéance, et Baudemagu quitte la cour, fâché (§355). De Merlin à Baudemagu, de Baudemagu à Arthur, il semble que la Table Ronde peine à trouver un ordonnateur. Certes on pourrait imaginer que Merlin et Baudemagu ont eu à exercer une sorte de régence, pendant qu'Arthur mûrissait : mais il semble bien qu'en fait soit mise à jour ainsi progressivement la difficulté essentielle, celle de l'élection à la Table Ronde, incapable de prétendre, contrairement à la Table du Graal, à une dimension purement sacrée et providentielle.

Dès lors, s'enchaînent les épisodes sombres, témoignant du fait que les espoirs liés à la Table Ronde risquent fort d'être déçus. Ainsi la triple aventure d'Urien, Acalon et Arthur, qui suit en redoublant celle de Gauvain, Pellinor et Tor, est complètement manipulée par les fées et ne doit guère à la prouesse chevaleresque. La haine entre Domas et son frère (§370), celle de Morgane pour son frère Arthur (§376), la ruse, la tromperie, les faux (comme la copie d'Escalibur §377) signent l'échec du compagnonnage fraternel: Arthur et Acalon, malgré le lien qui les unit, se battent car ils ne sont pas reconnus (§393). A l'issue du duel qui les oppose, Domas et son frère se réconcilient (§400), mais Acalon est mort. Morgue n'a de cesse de tuer son mari (§404) et son fils la traite de diable. Malgré le retour d'Arthur à la cour, la Table Ronde ne semble plus guère fonctionner : Yvain est chassé à cause de Morgue sa mère et Gauvain part avec lui, dans une relation de compagnonnage qui ne doit plus rien à Arthur (§419-ss). Les dernières références à la Table sont projetées dans le futur et s'accompagnent d'annonces funestes (Guivret et Arcade en seront compagnons §469 ; l'aînée des demoiselle de la Roche aux Pucelles prédit que le père de la Table Ronde sera tué par son fils §496 ; Yvain aura la tête coupée par celui qui tuera le père de la Table Ronde §510). Même si se devine le Graal, avec Galaad et le Siège Périlleux (§509), la Table Ronde est plus une promesse douloureuse et déçue qu'un espoir providentiel : Baudemagu désarçonne Tor et Aglant, et leur rappelle qu'il est aussi digne qu'eux de faire partie de la Table Ronde (§525-526).

## Conclusion

La suite du Merlin donnée dans la version post Vulgate oppose des temps de *desloiauté* avant que la Table ne reviennent de Carmélide et l'espoir d'une *renovatio* chevaleresque, avec pour valeur première le compagnonnage. Dans cet univers sans Graal, cependant, tout, même le bel espoir de la Table Ronde, se convertit en malheur. La table ne fédère plus : elle rejette. D'où le Siège Périlleux, qui était absent dans la Vulgate<sup>29</sup>, d'où les querelles de préséance, d'où une Table qui donne lieu, non à des listes positives, mais à des places vides à remplir, d'où une Table qui n'est plus lieu d'accueil, mais horizon d'exclusion. A la place de la rotondité ambitieuse et rassurante de la Table Ronde, c'est Fortune qui mène le monde : «A l'endemain furent cil mis en la Table Reonde. Et si tost coume il durent asseoir, on trouva lour non escrits, mais ensi i tournoit Aventure et Fortune, qui maistresse estoit de cele table, et li non de cheux qui devant i avoient esté estoient ja effacié et osté, si qu'il n'en i apparoit mais nus» (§354, l. 33-ss)<sup>30</sup>. Fortune et Aventure n'écrivent finalement que des palimpsestes. Le présent recouvre un passé effacé, tout comme le roman est réécriture, tout comme la Table est *tierche*. Mais le passé ne se laisse pas facilement mettre à l'écart : Arthur a préféré un jeune chevalier, Tor, au détriment d'un homme chevronné, Baudemagu, qui s'en va fâché, ce qui aura de lourdes conséquences.

CHRISTINE FERLAMPIN-ACHER, UNIVERSITE RENNES 2

---

<sup>1</sup> Wace, *Brut*, éd. I. Arnold, Paris, SATF, 2 vol., 1938 et 1949, t. II, v. 9747-60, v. 10283-86 et v. 13266-70. Voir M. Delbouille, «Le témoignage de Wace sur la légende arthurienne», in *Romania*, 74, 1953, p. 185-192.

<sup>2</sup> Voir Robert de Boron, *Merlin*, éd. A. Micha, Genève, Droz, 1979, §48-49. Voir A. Micha, «L'origine de la Table du Graal et de la Table Ronde chez Robert de Boron», in *Romance Philology*, IX, 1955-1956, p. 173-176 et «La Table Ronde chez Robert de Boron et dans la *Queste del Saint Graal*», in *Les Romans du Graal aux XIIIe et XIIIe siècles*, Paris, 1956, p. 119-136. Sur la Table Ronde, on consultera M. Pastoureau, *Les Chevaliers de la Table Ronde. Histoire d'une société imaginaire*, Doussard, éd. du Gui, 2005.

<sup>3</sup> On parlera couramment de «romans de la Table Ronde» (comme en témoigne par exemple le titre de l'étude d'E. Baumgartner: *Romans de la Table Ronde de Chrétien de Troyes*, Paris, Gallimard, Folio, 2003).

---

<sup>4</sup> *Merlin le Prophète*, Lausanne, Payot, 1953, rééd. Genève, 1973 et 2000.

<sup>5</sup> A. Micha, «L'humanisme nouveau de la Table Ronde», in *Etude sur le Merlin de Robert de Boron*, Genève, Droz, 1980, p. 106.

<sup>6</sup> Il en existe deux éditions, l'une peu accessible (éd. H. O. Sommer, *The Vulgate Version of the Arthurian Romances*, t. 2, Washington, 1908, t. 2), l'autre dans la collection de la Pléiade (*Les premiers faits du roi Arthur*, in *Le livre du Graal*, sous la direction de D. Poirion, éd. et trad. I. Freire-Nunes et A. Berthelot, Paris, Gallimard, 2001, p. 809-1662). C'est cette édition que je citerai.

<sup>7</sup> Ed. G. Roussineau, *La Suite du Roman de Merlin*, Genève, Droz, 1996 en 2 vol., 2006 en 1 vol.

<sup>8</sup> Voir A. Guerreau-Jalabert, «Aliments symboliques et symbolique de la table», in *Annales E.S.C.*, 3, 1992, p. 577-583.

<sup>9</sup> Ed. A. Micha, t. I, Genève, Droz, 1978, III, §14-15, p. 25 ; t. VI, Genève, Droz, 1980, C, §34, p. 21.

<sup>10</sup> Voir Stéphane Marcotte, *La suite du roman de Merlin* (traduction), Paris, Champion, 2006, p. 18, note 15.

<sup>11</sup> Paris, 1918, 2 éd. 1954, p. 91.

<sup>12</sup> «La Table Ronde chez Robert de Boron et dans la *Queste del Saint Graal*», art. cit., p. 127, note 21.

<sup>13</sup> A. Micha, «Les sources de la Vulgate du *Merlin*», in *De la chanson de geste au roman*, Genève, Droz, 1976, p. 337-ss.

<sup>14</sup> *Merlin*, (§218, p. 784). Cette mention se trouve dans le manuscrit de Bonn à la fin du *Merlin en prose* (Bibliothèque Universitaire, 506), mais elle ne figure pas dans le manuscrit BnF. fr. 747 édité par A. Micha. Sur le problème de la délimitation de la fin du *Merlin*, voir A. Micha, *Etude sur le Merlin de Robert de Boron*, Genève, Droz, 1980, p. 19-ss.

<sup>15</sup> Sur ce mariage, voir F. Paradis, «Le mariage d'Arthur et Guenièvre : une représentation de l'alliance matrimoniale dans la *Suite Vulgate de Merlin*», in *Le Moyen Age*, 92, 1986, p. 211-235.

<sup>16</sup> Sur la Table Ronde comme meuble, en particulier la fameuse Table de Winchester, voir M. Biddle et alii, *King Arthur's Round Table : an Archeological Investigation*, Woodbridge, Boydell, 2000 ; sur la Table Ronde comme idéal politique et son rapport avec l'essor des ordres de chevalerie, voir A. Chauou, *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique (XIIe-XIIIe siècles)*, Rennes, PUR, 2001, p. 138-144 et C. Daniel, *Arthurianisme et littérature politique*, thèse soutenue sous la direction de J. Cl. Thiolier, Paris, XII, 2002, p. 871-ss et p. 908-ss.

<sup>17</sup> A. Micha, «L'humanisme...», art. cit., p. 108 et p. 109.

<sup>18</sup> Ce père adoptif qui se nomme « auteur » ne nous renvoie-t-il pas l'image d'un auteur qui sait qu'il emprunte une matière qui ne lui appartient pas et dont l'œuvre, comme Arthur, pose des problèmes de paternité ?

<sup>19</sup> Voir *Erec et Enide*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1981, v. 1677.

<sup>20</sup> Ce couple de frères rappelle peut-être Brennius et Belinus, qui, dans l'*Historia Regum Britaniae*, après s'être opposés, unis, mènent de glorieuses conquêtes jusqu'à Rome (voir E. Faral, *La légende arthurienne*, Paris,

---

Champion, 1929, t. II, p. 119). Cet épisode semble avoir eu de nombreux échos, tant politiques que littéraires (voir C. Daniel, *Arthurianisme et littérature politique*, thèse cit., p. 523-ss). Ici le modèle est inversé, puisque les deux frères finissent par s'entretuer. Par ailleurs la haine entre frères et le combat fratricide constituent un motif folklorique bien attesté : voir, pour les romans en vers, A. Guerreau-Jalabert, *Index des motifs narratifs dans les romans arthuriens français en vers*, Genève, Droz, 1992, motif H 151-10.

<sup>21</sup> Sur le problème du «conte du brait», voir C. E. Pickford, *L'évolution du roman arthurien en prose vers la fin du Moyen Age*, Paris, 1960, p. 68-77, F. Bogdanow, «The Spanish *Baladro* and the *Conte du Brait*», in *Romania*, t. 83, 1962, p. 383-389, J. H. Box, «The *Conte del Brait* and the Hispanic *Demanda del Sancto Grial*», in *Medioeva Romanzo*, t. 83, 1976, p. 449-455 et P. Michon, *A la lumière du Merlin espagnol*, Genève, Droz, 1996 et C. Ferlampin-Acher, «Pour qui sonne le *glat*? Propositions autour du *laikibrait* et des romans arthuriens en prose», in *La Voix dans l'écrit, PRIS-MA*, XXI, 2005, Poitiers, p. 17-34.

<sup>22</sup> Si tant est que l'on puisse parler de centre pour un roman qui n'est qu'un entre-deux.

<sup>23</sup> Sur la forme de la Table Ronde, voir E. Baumgartner, «La couronne et le cercle : Arthur et la Table Ronde dans les manuscrits du *Lancelot-Graal*», in *Texte et Image. Actes du colloque de Chantilly*, Paris, Les Belles Lettres, 1982, p. 191-200, repris dans *De l'histoire de Troie au livre du Graal*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 361-377.

<sup>24</sup> *Merlin* de Robert de Boron, éd. cit., §48,75.

<sup>25</sup> *Ibid.*, §48, 65.

<sup>26</sup> Deux frères se battent car tous deux veulent suivre le cerf blanc aventureux : Gauvain les réconcilie et les envoie à la cour. La haine entre frères est dénoncée comme étant le fait du diable (§264-265).

<sup>27</sup> Comme lors du récit de Tor §294, l. 10.

<sup>28</sup> Voir l'article d'E. Baumgartner, «La musique pervertit les mœurs», in *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Champion, 1998, t. I, p. 75-89.

<sup>29</sup> L. Dulac, «L'épreuve du siège vide. Esquisse d'une lecture croisée d'un épisode du *Joseph* et du *Merlin* de Robert de Boron», in *Rewards and Punishments in the Arthurian Romances and Lyrics Poetry of Mediaeval France, Mélanges K. Varty*, Cambridge, D. S. Brewer, 1987, p. 31-43, repris dans *Fils sans père. Etudes sur le Merlin de Robert de Boron*, textes réunis par D. Hüe, Orléans, Paradigme, 2000, p. 89-102.

<sup>30</sup> Voir aussi §180, 32-33.